



Bernard Van Meenen (dir.)

La mystique

Presses de l'Université Saint-Louis

Chapitre IV. « Lointain-proche » – Le Dieu des femmes

Luisa Muraro

DOI : 10.4000/books.pusl.21036

Éditeur : Presses de l'Université Saint-Louis

Lieu d'édition : Presses de l'Université Saint-Louis

Année d'édition : 2001

Date de mise en ligne : 28 mai 2019

Collection : Collection générale

ISBN électronique : 9782802803331



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

MURARO, Luisa. *Chapitre IV. « Lointain-proche » – Le Dieu des femmes* In : *La mystique* [en ligne].

Bruxelles : Presses de l'Université Saint-Louis, 2001 (généré le 26 mars 2020). Disponible sur Internet :

<<http://books.openedition.org/pusl/21036>>. ISBN : 9782802803331. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pusl.21036>.

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2020. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

Chapitre IV. « Lointain-proche » – Le Dieu des femmes

Luisa Muraro

1. Une relation particulière et secrète

- 1 Sur la mystique se porte un nouvel intérêt : c'est le signe que la tradition mystique cachait en elle-même des richesses que nous découvrons sous la pression de problèmes qui se posent à nous aujourd'hui.
- 2 Parmi les changements de notre temps, le plus grand peut-être – certainement pour moi – concerne les rapports entre les sexes, entre hommes et femmes, ainsi que, par implication nécessaire, les rapports des hommes entre eux et des femmes entre elles. Ce changement va de pair avec la fin du patriarcat et l'avènement de la liberté féminine. Il existe un rapport non évident, mais assez fort entre mystique et féminisme. Ce rapport, qui a été vu par Jacques Maître¹, avait été affirmé avec force dans les années 70 par Caria Lonzi, une féministe radicale, de formation et de culture agnostique. Elle écrivait : « Au début du féminisme, chaque fois que j'ai cherché mes origines parmi les femmes qui auraient pu m'aider, c'est à Thérèse Martin et à Thérèse d'Avila que j'ai pensé »².
- 3 C'est donc dans le présent que je choisirai mon point de départ. Je pratique la compagnie d'un grand nombre de femmes, fort différentes entre elles, en raison de mon travail et bien davantage encore parce que j'ai choisi de passer la deuxième partie de ma vie près de celles qui sont pour moi les plus semblables, à savoir d'autres femmes. (Je suis ce qu'on appelle une féministe). Ce n'est pas un amour désintéressé : je me suis liée à mes semblables pour être aidée et si possible assurée dans la connaissance de moi-même et du monde, dans mon bien-être et, surtout, dans ma liberté.
- 4 J'ai ainsi découvert en moi-même et en d'autres, pas chez toutes, l'existence d'une relation particulière et secrète avec Dieu. Qu'il soit clair que je ne suis pas en train de parler de la théologie féministe qui est un courant aussi important que connu. Je parle

d'une réalité rarement nommée où le nom 'Dieu' n'apparaît guère. Il arrive d'y rencontrer ce nom suivi de formules du type : « Je ne sais pas bien ce que cela veut dire, mais il me semble que cela peut se dire »³.

- 5 En quoi cette relation est-elle particulière, en quoi est-elle secrète ? Quant au premier point, je répondrai par un seul trait, même s'il y en a d'autres qui mériteraient d'être dits. J'ai découvert, non sans étonnement, que les femmes qui témoignent de l'intérêt d'ouvrir l'horizon de leur vie envers quelque chose d'Autre, s'intéressent en même temps très peu à l'existence de Dieu, et moins encore à ce qu'elle soit démontrée. A vrai dire, je le savais déjà, mais il y a eu deux changements à ce propos. Au début, ce que je savais se réduisait au fait banal d'une tranquille indifférence religieuse. Mais il faut souligner que ce fait revêt un certain intérêt, car il s'agissait pour la plupart des femmes qui s'étaient éloignées de la vie religieuse à cause d'un conflit assez grave avec l'Eglise catholique sur des questions comme le divorce, l'avortement, la morale sexuelle, ou par dégoût de la misogynie tenace des prêtres et de la hiérarchie. Pourtant les attitudes antireligieuses des féministes que je connais ne sont pas imputables au féminisme ; elles sont plus anciennes. – Ensuite, je me suis rendue compte que cette indifférence évoluait comme dans la société en général – dans une direction qui n'allait pas vers un athéisme de masse, mais plutôt vers un certain syncrétisme religieux. Puisque la chose ne me paraissait pas très intéressante, j'ai commencé à contacter des féministes qui étaient restées catholiques, entre autres des religieuses. Chose étrange, parmi elles aussi, je découvris qu'il y avait une certaine indifférence religieuse. Jusqu'à ce que je fasse la véritable découverte : l'indifférence à l'égard de l'existence de Dieu n'était point indifférence envers Dieu ; et cette disposition de l'esprit se rencontre beaucoup plus parmi les femmes que parmi les hommes. Je cite en exemple le contraste entre les poèmes que Roberta de Monticelli (connue en Italie pour ses textes sur la philosophie du 20^e siècle) adresse à un « *Toi qui n'existes pas* »⁴ et un numéro récent de la revue « *Micromega* », mis en vente sous le slogan « *Dieu existe-t-il ?* »⁵. En moi-même, l'indifférence envers ce problème a inventé cette formule : « Je ne me soucie pas de savoir si Dieu existe ; si elle ou il existe et désire que je le sache, les moyens pour m'atteindre ne lui manquent pas ».
- 6 On pourrait voir dans tout cela une certaine réticence de notre part. Je dis « notre » de préférence à « des femmes ». Dire « les femmes » ne convient pas ici, ni d'ailleurs en général. Car il n'est jamais question de « les femmes » quand on en parle vraiment ; il s'agit toujours d'une, de deux, de plusieurs, avec leur différences, et de leurs relations. Le quantificateur universel a l'effet d'effacer le sens libre de la différence sexuelle, pour des raisons qui sont en même temps logiques et historiques ; disons, plus simplement, que, si vous voulez dire quelque chose de vrai d'une femme, vous le pouvez à condition de la voir aussi dans sa différence par rapport à d'autres femmes⁶.
- 7 Oui, je reconnais qu'il y a de la réticence chez nous. Et j'aborde ainsi le deuxième point, la relation secrète. Pour en dire seulement que je n'ai pas l'intention de la dévoiler, mais d'affirmer qu'elle existe et la montrer dans le miroir que nous offre une grande écrivaine au tournant des 13^e et 14^e siècles dans son livre de plus en plus connu, s'intitulant *Le Miroir des âmes simples*⁷.
- 8 Cette relation particulière et secrète, je l'appelle « mystique féminine ». Rien d'arbitraire dans ce nom, si l'on s'en tient au pied de la lettre, et rien, il me semble, qui puisse blesser d'autres significations du mot, plus traditionnelles⁸. De ma part, c'est une façon de soustraire cette matière délicate et problématique (comme tout ce qui est de

l'expérience féminine) à l'objectivation scientifique mise en œuvre par des hommes et de plus en plus de femmes aussi, qui veulent savoir (on les appelle des « savants ») sans se demander s'ils sont en état de comprendre.

- 9 J'ouvre ici une parenthèse. Je ne suis pas favorable à l'ésotérisme. Je pense que celui ou celle qui a des choses à communiquer, choses qui pourraient aider ou intéresser d'autres, fait bien de le faire publiquement. Je pense aussi qu'il y a, dans l'être humain, un certain besoin d'être jugé, et que, par conséquent, une société devrait se donner une autorité capable de faire cela et l'offrir, avec un maximum de liberté, comme une sorte de service symbolique, à ceux et celles qui agissent et parlent publiquement⁹.
- 10 Mais à cet égard justement, un désordre s'est produit dans les rapports entre les sexes. Il s'est manifesté entre autres par une intromission d'hommes dans la relation entre Dieu (je ne sais pas ce que cela signifie, mais...) et les femmes aux titres et pour les raisons les plus divers. De nos jours, depuis le 19^e siècle, ce sont surtout des motifs d'ordre scientifique. Il n'est pas nécessaire ici de documenter le fait de cette intromission qui est bien connu, encore que le point de vue que l'on adopte à son égard soit probablement assez différent du mien. Certaines femmes se sont soustraites à cette prise d'intérêt ; d'habitude elles l'ont supportée, peut-être même appréciée ; quelques-unes ont su en tirer des avantages, d'autres encore ont réussi à inverser les partis...
- 11 La béguine Hadewijch d'Anvers (13^e siècle) proteste dans un de ses poèmes : « *Tant qu'ils se penchent, indiscrets, sur mon âme, qui d'entre eux peut aimer l'Amour ? Mieux vaudrait pour eux de suivre le chemin libre où l'on apprend à vous connaître. Ils prétendent m'aider en ma conduite, ce dont, certes, il n'est pas besoin.* »¹⁰.

2. Marguerite Porete

- 12 Marguerite Porete est une laïque, peut-être une béguine, morte sur le bûcher à Paris en 1310 parce qu'elle n'avait pas cessé de diffuser son livre, *Le Mirouer des simples âmes*, déjà jugé hérétique. Dans ce livre elle raconte et enseigne une nouvelle relation entre la créature humaine et Dieu, relation qui s'appelle « vie anéantie » ou « paix de joie en vie anéantie ».
- 13 « Loingprés » est le nom que Marguerite Porete donne au mystérieux ami de « Ame ». « Ame » est le personnage du livre dans lequel nous pouvons reconnaître – avec une certaine prudence critique – Marguerite elle-même. Parfois, selon le contexte, le nom de l'ami reçoit un attribut, tel que « ravissable » ou « gentil ». Est-ce que c'est un nom de Dieu ? Oui et non ; c'est plutôt le nom d'une relation avec Dieu, nom qui introduit un changement important dans la tradition du chemin de perfection, et il convient donc de l'analyser de près.
- 14 Ce nom, formé par deux adverbes, n'est pas un substantif au sens strict, bien qu'il en prenne les fonctions et les traits, à savoir un genre et un nombre ; il est précédé par l'article : « Le Loingprés » (61,27), « l'œuvre du Loingprés Ravissable » (58,20)... Il s'agit de deux adverbes de lieu qui vont souvent de pair avec des verbes de mouvement (aller, venir...) ou de position (se tenir, habiter...). Et ce sont des déictiques, c'est-à-dire des mots qui font référence à quelque chose qui est déjà présent dans le discours : il s'agit précisément de *Ame/Marguerite*, car c'est par rapport à elle, à son expérience, que l'ami se trouve loing/prés. Dans *Le Mirouer*, il y a quantité de déictiques avec leur effet typique qui consiste à ouvrir le texte et à impliquer le lecteur/la lectrice, en

commençant par « ceste » (celle) qui précède constamment le personnage de « Ame », sauf *l'incipit* qui l'introduit : « Ame de Dieu touchée » (1,2). En plus, dans la langue du *Mirouer*, les deux adverbes ne sont pas des dérivés, étant formés par la seule racine. Ceci ne fait que renforcer la caractéristique du nom formé par Marguerite Porete¹¹. Ce n'est pas le nom d'une entité substantielle, mais celui d'une relation et d'un événement. Rappelons-nous que, de par leur nature grammaticale, les adverbes affectent de préférence les verbes et donc, à travers le verbe – dont nous savons la fonction qu'il a dans les langues indo-européennes – toute la proposition.

- 15 Ce nom si singulier apparaît ex abrupto dans un contexte de haut intérêt. C'est le récit que Marguerite fait de (son) expérience extatique de « Ame ». Il faut peut-être préciser qu'elle ne connaît pas le mot « extase », ni d'autres aussi spécialisés ; son vocabulaire varie, avec une préférence pour « ravir » et ses dérivés. Ce récit est le premier et quasiment l'unique dans son genre. Marguerite se réfère encore ailleurs à ce type d'expérience, mais par des remarques plus brèves et plus voilées. Comme d'autres l'ont déjà remarqué¹², Marguerite fait preuve d'une grande retenue en ce qui concerne ses rapports amoureux avec Dieu, tout en ne cachant pas qu'ils existent. Elle-même nous en donne les raisons. L'une réside dans l'impossibilité de demeurer longuement en cet état « où l'on ne peut longuement demeurer » (58,10). Parfois elle vient à parler d'un « oubli » de cette expérience, comme si elle devenait inconsciente. Une autre raison en est le fait que sa mère spirituelle n'avait pas d'expériences extatiques et ne savait donc pas en parler à *Ame*/Marguerite : « ne elle n'eust oncques mere qui de ce sceust parler » (58,1 1).
- 16 Une autre raison encore, qui pourrait être la principale, est à chercher dans le sujet du livre, à savoir le passage à l'état d'anéantissement de l'âme qui lui fait dépasser le déchirement entre son désir d'absolu et sa finitude de créature. Ce passage représente la découverte de Marguerite Porete, par rapport à laquelle l'expérience personnelle du ravissement est relativement secondaire. Elle parle de ce passage comme de « la mort de l'esprit » ; Maître Eckhart l'appellera « pauvreté de l'esprit » (Sermon *Beati pauperes spiritu*).
- 17 L'anéantissement est un état durable qui précède, mais, avec un autre sens, suit le ravissement extatique, dans une circularité où le moment de l'extase – qui « demeure peu » – précède et suit, suit et précède, se faisant le centre rayonnant d'une joie enivrante et d'une paix souveraine¹³. Notons que, pour décrire le moment où l'ami vient et ravit « Ame », Marguerite Porete adopte un passage de *l'Epistola Aurea* (Lettre aux frères du Mont-Dieu) de Guillaume de Saint-Thierry, un texte qui devait lui être très familier, en latin ou vulgarisé¹⁴. Mais, tandis que *l'Epistola Aurea* parle de Dieu comme tel, Marguerite Porete invente (ou adopte) un nom qui parle d'une relation vécue avec Lui (ou Elle) et ne lui donne pas d'autres noms. En d'autres contextes, elle aussi nomme Dieu, mais de toute façon moins souvent que l'on ne pourrait s'y attendre. A l'origine de cette économie il y a le fait que Dieu n'est pas l'objet du discours, mais le terme autre de la relation d'où naît le livre et d'où se développe – ou bien se nourrit la pensée ; ainsi, Il (ou Elle) apparaît souvent dans le texte du côté du sujet, plus ou moins explicité. Souvent il est sous-entendu. Par exemple, et c'est plus qu'un exemple, Marguerite Porete, ainsi que d'autres écrivaines béguines, contrairement aux auteurs chrétiens tels que Augustin et Bernard de Clairvaux, n'attribuent pas d'objet au désir, ni au désir amoureux. Elles établissent moins encore des hiérarchies ontologiques ou morales

entre ces objets, dont Dieu serait le sommet – comme la philosophie chrétienne a continué à penser, suivant en cela l'exemple du *Banquet* de Platon.

- 18 Dans cette différence féminine, nous pouvons reconnaître, je pense, l'empreinte de la relation féminine avec la mère, relation qui ne s'extériorise jamais par rapport au corps et à l'esprit d'une femme, l'un et l'autre étant indissociables. D'après Giovanni Pozzi, la mystique féminine, donnant à Dieu le nom de mère, s'est ouverte une route toute sienne et directement expérimentale¹⁵. Marguerite Porete dit que « Amour a tant à donner » et peut faire « de deux choses une » (77,18-20) : il s'agit de l'âme et du corps¹⁶.
- 19 Chez Marguerite Porete donc, il n'y a pas d'échelle ontologique pour nous élever jusqu'à Dieu. Nous essayons de monter, mais le seul véritable progrès se fait quand nous tombons. Les changements décisifs sont des chutes. Plus d'un commentateur du *Mirouer* a pourtant essayé de reconstruire l'échelle de l'homme à Dieu et il est vrai que le texte fournit beaucoup d'éléments en ce sens, car l'héritage reçu était bien celui-là. Il faut donc lire et relire le *Mirouer* jusqu'à épuiser en nous-mêmes la pré-compréhension créée par la mystique traditionnelle pour saisir la nouveauté de son enseignement.
- 20 Dans l'expérience de la lecture, le « Loingprés » résonne de plusieurs manières. La première résonance, la plus forte aussi, réside dans l'effet du voisinage des contraires : loin/près, et nous fait penser au désir amoureux pour une personne absente, désir qui fait écrire à Emily Dickinson : « Il n'existe pas pour Lui un désir plus adéquat qui le situe plus loin que Ici »¹⁷. Il s'agit, c'est clair, d'un oxymoron, une figure rhétorique que l'on rencontre fréquemment dans le langage des mystiques. Cette résonance répond exactement au Prologue du *Mirouer* qui fait le récit d'une princesse amoureuse du roi Alexandre pour ses grandes qualités de courtoisie et de noblesse, mais qu'elle n'a jamais vu et dont elle a entendu parler. C'est ce qu'on appelle « un amour de loing ». Quand elle se rendit compte que cet amour lointain (« loingtaine ») lui était si proche (« prouchaine »), elle prit la décision non pas de partir en voyage, comme le troubadour Joffr Rudel, mais de se faire peindre un portrait du roi, ainsi qu'elle se l'imaginait. Cette substitution du voyage par une représentation artistique recèle plus d'une signification¹⁸. Au mouvement physique se substitue une action symbolique ; l'extériorité se met au service de l'intériorité... Le portrait est aussi le symbole assez transparent du livre : comme le peintre le fait pour la princesse, ainsi Marguerite sous la dictée d'« Amour » écrit le livre pour son âme éprise d'amour.
- 21 Mais il s'agit de réponses d'une valeur limitée, car l'un et l'autre, le portrait et le livre, sont des choses mises 'entre', ce sont des médiations, des moyens. Et donc finalement des obstacles, des 'encombrements'. « Ame » le dit : « Jalousie (zèle en français moderne) d'amour et œuvre de charité dont j'étais encombrée a fait faire ce livre... » (60,40-46). Seul un amour 'sans moyens' peut donner à « Ame » la paix souveraine. Et il va la lui donner, dans une mer de joie à l'état pur (ch. 28).
- 22 Le « Loingprés » est ainsi le nom d'une distance qui ne se laisse pas mesurer parce qu'elle bascule entre 'ici et 'pas ici', entre présence et absence, l'une se renversant dans l'autre en un 'crescendo' douloureux : d'autant plus 'ici' qu'il n'est 'pas ici', et vice versa, d'autant plus absent que je l'ai présent.
- 23 Maintenant, si nous associons les deux adverbes aux verbes de mouvement ou d'action- et on parle d'« œuvre » et de 'mouvement' dans le chapitre 61 qui réintroduit le « Loingprés » – le nom acquiert une résonance différente, sans que nous soyons obligés de choisir entre les deux. L'effet des contraires, l'oxymoron, ne se produit plus ; ce qui se laisse percevoir à sa place, c'est le va-et vient divin que nous connaissons d'après

d'autres textes de béguines et qui, chez Marguerite Porete, peut-être par l'effet de l'*Epistola aurea*¹⁹, prend aussi la forme d'une alternance phénoménologique : se montrer/se cacher.

- 24 Marguerite Porete a essayé de faire un schéma de ce mouvement divin dans les rapports entre le cinquième 'être' (vie anéantie), le sixième (ravissement), le septième (vie glorieuse après la mort). D'après ce qu'elle en dit au chap. 61, il en résulte, malgré la série numérique, qu'il ne peut pas s'agir d'un escalier : Premièrement, ses degrés sont entr'eux incommensurables : ce sont de véritables sauts de l'être ; et deuxièmement, l'âme les traverse en tombant plutôt qu'en montant, comme je l'ai déjà dit.
- 25 Il y a deux chutes principales : de la pratique des vertus à l'amour, de l'amour au « nient » : rien-penser, rien-vouloir, rien-savoir, rien-se rappeler. C'est Dieu lui-même qui ne tient pas compte de ce qu'est un escalier et, selon son bon plaisir, il anticipe ce qui ne devrait venir qu'après. On devrait parler d'un Dieu 'dés-or-donné' ou 'dé-réglé'. A l'âme anéantie (5^e état), il fait ainsi comme cadeau une anticipation de la vie glorieuse (7^e état) : le soi-disant 6^e état n'est autre que ce cadeau²⁰. C'est pourquoi Marguerite Porete parle du sixième « estre » (ou état) comme d'un état glorieux, « car l'ouverture du doux mouvement de gloire que le gentil Loingprés donne, n'est autre chose que une apparicion que Dieu veult que l'Ame ait de sa gloire mesmes, que elle aura sans fin » (61,11-14). Dieu fait l'œuvre et le mouvement que l'âme vit comme des sauts d'être le long d'un escalier qui n'est pas un escalier, en passant du 5^e au 7^e être, en revenant au 5^e qui ne sera plus le même qu'avant.
- 26 Bref, il faut conclure qu'il n'y a pas d'échelle de perfection chez Marguerite Porete, comme d'ailleurs il n'y en a pas chez d'autres mystiques qui, invitées à la dessiner, en proposent qui sont assez hasardeuses. « Loingprés », c'est le nom d'une relation avec l'être absolu, relation inégale, absolument impossible, que l'amour rend possible. Elle introduit la créature à l'intérieur de la vie divine : « Le Loingprés est la Trinité mesmes » écrit Marguerite Porete à notre grand étonnement, car peu de lignes auparavant elle avait parlé de lui comme étant envoyé par « l'Espoux de ceste Ame » (cf. 61,23-28). C'est là l'effet d'un glissement typique de l'amour que les noms propres voudraient fixer sans y parvenir. Il n'y a pas d'escalier, ni de hiérarchie, il n'y a, au fond, que les mouvements de l'amour.
- 27 Ce sera de nouveau une femme qui le dira ouvertement de nos jours : je parle de Thérèse de Lisieux et de sa doctrine de l'ascenseur, que je vais rappeler en peu de mots. « Vous le savez, ma Mère, j'ai toujours désiré d'être une sainte », dit Thérèse pour ajouter que « Dieu ne saurait inspirer des désirs irréalisables », d'où la réponse de la « petite voie », son invention à elle, qu'elle explique ainsi : « Nous sommes dans un siècle d'inventions, maintenant ce n'est plus la peine de gravir les marches de l'escalier, chez les riches un ascenseur le remplace avantageusement. Moi je voudrais aussi trouver un ascenseur pour m'élever jusqu'à Jésus, car je suis trop petite pour monter le rude escalier de la perfection » (Manuscrit C, 2^o v - 3^o r)²¹.

3. Un Dieu en mouvement

- 28 Je reviens à nos jours et j'y arrive par le chemin des éditions et traductions de plus en plus nombreuses de textes des grandes écrivaines mystiques.

- 29 Il arrive souvent de rencontrer des annotations comme celle que je vais citer et qui se trouve dans l'édition castillane des poèmes de Hadewijch d'Anvers, édition fort bien soignée par Maria Tabuyo. Il y est question de la traduction du mot 'Minne' (amour) : « Féminin en néerlandais ancien, masculin en castillan, ce mot présente la difficulté supplémentaire due à l'usage que Hadewijch fait de ce terme : tantôt référé à la divinité, tantôt à l'amour humain, ailleurs à l'essence divine, sans que nous puissions connaître chaque fois la référence concrète »²².
- 30 Ces mots, justifiés à n'en pas douter dans leur contexte, nous révèlent à leur insu quelque chose du « Dieu des femmes », c'est-à-dire qu'il ou Elle peut passer, presque sans discontinuité, de ce monde à un autre, du monde quotidien à la vision théorique, du vécu exceptionnel au sens commun, afin de suivre le mouvement apparemment illogique de l'expérience féminine à travers les frontières d'un ordre du discours qui s'est formé et, au fond, reste tributaire des besoins symboliques d'un seul sexe. Sur ce point, je fais référence aux travaux de Luce Irigaray²³. Mais, pour une saisie intuitive de ce que j'entends par là, songez à l'objectivité scientifique avec tout ce qu'elle représente comme langage, méthode, idéal, attitude, censure, encore de nos jours.
- 31 La difficulté dont nous parle la traductrice castillane de Hadewijch ainsi que tant d'autres traducteurs, sans oublier ceux et celles qui éditent ces textes, peut donc se lire comme la ruse d'un Dieu vivant qui échappe à la volonté de tout savoir dans laquelle se cache toujours une volonté de pouvoir sur l'autre.
- 32 Sa présence mouvante peut se deviner dans cette relation secrète et particulière dont je parlais au début. Dans cette relation nous voyons que le nom 'Dieu' apparaît et disparaît de manière apparemment illogique. En parlant d'un mouvement qui *paraît* sans logique, est-ce que je suggère qu'il pourrait y avoir une logique ? Certainement, car comme je l'ai déjà dit, avant de me rendre à l'ineffable, ma formation et mon choix me poussent à découvrir le sens de ce qui apparemment n'en a pas, dans la conviction que les voies du 'logos' ne se réduisent pas – heureusement ! – aux voies du 'phallus'.
- 33 Je vais donc exposer une hypothèse sur le manque de logique du langage de l'expérience féminine dans sa relation avec l'absolu. Mon hypothèse a paru sous le titre « Expérience de Dieu et différence féminine » dans une revue théorique du féminisme, « Les Cahiers du Grif », qui malheureusement n'existent plus, dans un numéro intitulé « Âmes fortes, esprits libres ».²⁴
- 34 Je disais en ouverture de cet article-là qu'il y a une polémique, rendue manifeste par le féminisme, entre l'expérience des femmes et l'ordre du discours ou des discours qui sont supposés interpréter l'expérience humaine et, avant même de l'interpréter, de lui permettre de se dire. Tout ordre du discours, ou bien celui dont nous avons une connaissance historique, a comme effet – et parfois même parmi ses buts – de rendre sans valeur, ou inexistant et nul tout ce qui n'arrive pas à se dire à l'intérieur de cet ordre même. La sémiotique du 20^e siècle nous a appris à connaître ce dispositif. Depuis la fin des années 60, le féminisme a montré que l'ordre symbolique dominant a fait une coupe malencontreuse dans l'expérience des femmes en en rejetant une partie dans le non-dit. A partir de cette prise de conscience a débuté une lutte dont la devise pourrait être le titre du livre de Marie Cardinal, *Les mots pour le dire*. Elle s'est pratiquée dans les échanges entre femmes librement réunies en petits groupes.
- 35 Cette lutte est en réalité ancienne. L'essor de l'écriture féminine en langue maternelle au 13^e siècle représente une invention victorieuse de femmes luttant contre la

mutilation symbolique de leur sexe. Quels sont les termes, quel est l'enjeu de cette lutte aujourd'hui ?

- 36 À travers un long processus, nos paradigmes scientifiques sont parvenus à nier toute valeur au conflit entre expérience et théorie pour théoriser et pratiquer l'ajustement automatique des résultats du laboratoire avec les présupposés théoriques (néo-empirisme, Quine). Il est possible que ce long processus ait débuté en niant une valeur propre à l'expérience religieuse des illettrés, femmes et laïques, à partir des 13^e et 14^e siècles.
- 37 L'enjeu est la liberté humaine. Il n'y a pas de liberté si le sujet ne peut pas, ne sait pas interpréter son expérience. De nos jours, dans le passage historique en lequel nous nous trouvons tous, ce sont les femmes qui posent la question avec le plus de force. Mais ne croyons pas que, le féminisme ayant gagné la partie, la polémique soit terminée. Pour nous en rendre compte, il convient de prêter attention à la façon dont on interprète les changements qui se sont produits dans les trois dernières décennies : *une autorité de la parole féminine* commence à être reconnue, ce qui est essentiel pour que toute femme puisse se sentir autorisée à interpréter librement son expérience et à nommer ses désirs. On pense ainsi à une Thérèse de Lisieux, déclarée docteur de l'Église ; ou bien à l'épiscopat féminin dans les Églises de la Réforme. Même ma présence ici est le signe de ce changement.
- 38 Mais si nous lisons, si nous pratiquons, si nous vivons ces faits en termes d'égalité avec les hommes et de meilleures opportunités pour les femmes, comme on tend à le faire, alors tout se réduirait aux progrès de l'émancipation. Et rien ne serait arrivé du point de vue de la liberté. Et rien non plus du point de vue de Dieu, si en ce nom nous entendons l'être absolu qui « absout », c'est-à-dire qui libère, qui défait les nœuds du filet en lequel nous nous prenons, qui ouvre la cage en laquelle nous nous enfermons.
- 39 Je terminais mon article et je termine mon exposé ici en disant que ce nom qui apparaît et disparaît dans les vies et dans les textes de beaucoup de femmes, ce mouvement qui traverse les murs d'un ordre qui est plus phallique que logique, est le signifiant d'une ouverture de l'horizon sans laquelle nous sentons que notre expérience serait mutilée indûment et notre joie minée. N'allons pas imaginer Dieu sait quelle extraordinaire expérience qui se vit et se tait de la part des femmes, car sans parole, que *peut* être une expérience ? Mais, justement, 'Dieu' sait cette puissance et empêche qu'elle se réduise à l'imitation des hommes.

NOTES

1. *Mystique et féminité. Essai de psychanalyse socio-historique*, Paris, Cert, 1997.
2. *Itinerario di riflessioni*, dans (divers auteurs), *È già politica. Scritti di Rivolta Femminile* 8, Milano, 1977, p. 16.
3. J'ai rencontré une formule de ce type pour la première fois chez C. LISPECTOR, *A paixão segundo G.H.*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1986 (1^{ère} éd. 1964). (Traduction française : *La passion selon G.H.*, Paris, Des Femmes, 1984).

4. R. DE MONTICELLI, *Le preghiere di Ariele*, Milano, Garzanti, 1992.
5. *Micromega. Almanacco di filosofia*, 2, Gruppo Editoriale L'Espresso, Roma, 2000.
6. Dans ce que je soutiens ici, on pourrait voir le reflet d'une théorie de Jacques Lacan (la femme avec « a » barré, l'afemme, etc.) : non, c'est le reflet (la réflexion) de la pratique de relations entre femmes qui, en Italie, dès les années 70 a inspiré, par exemple, le titre de la revue féministe « Differenze » (différences).
7. Marguerite PORETE, *Le Mirouer des simples ames*, édité par R. GUARNIERI : *Margaretæ Poretæ. Speculum simplicium animarum*, cura et studio P. VERDEYEN. CCCM L.XIX, Turnholti, Brepols, 1986. Il existe des traductions en français moderne : *Le Miroir des âmes simples et anéanties*, Introduction, traduction et notes de M. HUOT DE LONGCHAMP, Paris, Albin Michel, 1984 ; *Le miroir des simples âmes anéanties*, traduit de l'ancien français par C. LOUIS-COMBET, texte présenté et annoté par E. ZUM BRUNN, Grenoble, J. Millon, 1991), ainsi qu'en allemand, italien, espagnol et anglais, mais toutes (sauf l'espagnole, de B. GARÍ) sont insatisfaisantes : on a traduit le manuscrit français qui est une copie fautive en des points très délicats de l'enseignement de Marguerite sans considérer les manuscrits latins et anglais, et ce même dans le titre.
8. L. IRIGARAY a récemment proposé une nouvelle notion de mystique à partir d'une nouvelle notion de mystère, comme ce qui demeure invisible en l'autre et lui garantit son altérité et sa liberté (« Tâches spirituelles pour notre temps » *Religiologiques* 21, printemps 2000, p. 32).
9. Cf. IPAZIA, *La misura del vivente*, Milano, Libreria delle donne, 1994.
10. *Poèmes des béguines*, traduits du moyen-néerlandais par J.-B. PORION, Paris, Seuil, 1954.
11. On a cru trouver des précédents au « Loingprés » de Marguerite, mais K. RUH a montré comment les preuves apportées ne le prouvent pas (*Geschichte der abendländischen Mystik II. Frauenmystik und Franziskanische Mystik der Frühzeit*, München, C. H. Beck, 1993, p. 352-353).
12. K. RUH, *Geschichte der abendländischen...*, op.cit., p. 365.
13. Cf. P. MOMMAERS, « La transformation d'amour selon Marguerite Porete », *Ons Geestelijk Erf*, Juni-September 1991, p. 89-107.
14. Cf. mon exposé « Marguerite Porete. lectrice de l'Epistola aurea », *Actes du Colloque international cistercien 9-11 septembre 1998*, réunis par Nicole Bou cher, ed. Association des Amis de l'Abbaye de Signy, F-08460 Signy l'Abbaye 2000, p. 555-563.
15. G. POZZI et C. LEONARDI (éd.), *Scrittrici mistiche italiane*, Genova, Marietti, 1988, p. 42.
16. Ce thème de l'unité de corps et âme se perd dans la métaphore eckhartienne de l'âme vierge-femme qui reprend le texte de Marguerite sans pouvoir y sentir résonner l'expérience féminine de la relation avec la mère.
17. « To Him of adequate desire/No further 'tis, than Here » (*The Complete Poems*, Edited by H. JOHNSON. London, Faber & Faber, 1970, N. 370, p. 176).
18. Cette substitution est soulignée par R. GUARNIERI, « Le strade di un viaggio : itinerari di mistiche » dans M.-L. SILVESTRE et A. VALERIO, *Donne in viaggio. Viaggio religioso, politico, metaforico*, Roma-Bari, Laterza, 1999, p. 90.
19. Guillaume de SAINT-THIERRY, *Lettre aux frères du Mont-Dieu (Lettre d'or)*, éd. J. DECHANET, SC 223, Paris, Cerf, 1985, § 268.
20. Kurt Ruh ne semble pas saisir ce point car, en commentant le chapitre 61 du *Mirouer*, il note : « On peut seulement constater, mais non expliquer, que l'apparition du Loingprés est ici remontée d'un degré » (*Geschichte der abendländischen...op.cit.*, p. 354).
21. *Œuvres complètes. Textes et Dernières Paroles*, Paris, Cerf – Desclée de Brouwer, 1992, p. 237-238.
22. *El lenguaje del deseo. Poemas de Hadewich de Amberes*, Edición y Traducción de M. TABUYO, Madrid, Trotta, 1999, p. 49.
23. *Speculum. De l'autre femme*, Paris, Minuit, 1974 ; *Ethique de la différence sexuelle*, Paris, Minuit, 1984.
24. *Les Cahiers du Griffon* nouvelle série, 2, Descartes & Cie. Paris 1996, p. 33-47.

AUTEUR

LUISA MURARO

Professeure à la faculté de philosophie, Université de Vérone.